

**PREMIERE HLP
DST N°2**
ELEMENTS DE CORRECTION



Le sujet dont traite le *Gorgias*, ce n'est pas la rhétorique, mais celle-ci comme art. En effet, au moins avec Gorgias et avec Pôlos, la notion d'art est le pivot autour duquel tournent les entretiens, et cela selon ses deux faces : celle du savoir et celle de la justice, c'est-à-dire de la vertu par excellence. La rhétorique y est confrontée pour mettre l'interlocuteur en contradiction avec lui-même ou bien pour l'entraîner sur une voie qui l'effraie. La question posée dès le début est claire : quel est le métier de Gorgias ? Quel nom faut-il donner à son art ? S'il fabriquait des chaussures, on le dirait cordonnier ; s'il pratiquait le même art que son frère Herodios, on conviendrait de l'appeler médecin ; s'il exerçait le même art qu'Aristophon, il faudrait l'appeler peintre (447d-448c). Comme Pôlos ne répond pas à la question et se contente d'affirmer que Gorgias pratique le plus beau de tous les arts, Socrate ouvre immédiatement les hostilités : « *Le langage même de Pôlos me prouve qu'il s'est exercé, plutôt qu'au dialogue, à ce qu'on appelle la rhétorique.* » Le premier usage du terme est donc péjoratif ; il équivaut même à une injure. On sent dès lors quelle va être la coloration du dialogue et que la réponse de Gorgias : « *Mon art est la rhétorique* », est déjà disqualifiée. Toutefois, Socrate ne peut pas se débarrasser du problème d'un simple revers de main. La critique va devoir être affinée et précisée, et c'est Gorgias qui lui en fournira le socle en prétendant que la rhétorique est un art, un métier susceptible de former des orateurs...

François Roustang

Dans ce texte, extrait du *Gorgias*, la parole est à cet immense rhéteur dont les discours faisaient merveille, notamment par leur force de persuasion. A travers ce texte, Platon (en laissant parler Gorgias) veut montrer que, la plupart du temps, on ne persuade pas en disant la vérité mais en manipulant son auditoire.

D'entrée de jeu, Gorgias se vante de réussir à persuader là où d'autres échouent, et ce, même lorsque l'enjeu de cette persuasion est vital (il s'agit de persuader le malade de se laisser opérer), et même lorsque celui qui tente de persuader est compétent, respecté et admiré. Notons que la tâche du médecin n'est pas facile : s'il opère, il le fera « *par le fer ou le feu* » et qu'il faut que le médecin parvienne à convaincre son malade d'accepter le remède, parfois douloureux. Le médecin, qui est savant, dit la vérité au malade et le convainc, mais il ne le persuade pas, c'est-à-dire ne le fait pas passer à l'acte. Or, c'est bien cela qu'il faut arriver à faire, si l'on veut sauver le malade. Gorgias affirme qu'il y parvient « *par le seul art de la rhétorique* », autrement dit sans avoir aucune connaissance médicale, mais avec des techniques oratoires efficaces.

Première généralisation de Gorgias, pour bien faire comprendre la puissance de la rhétorique : non seulement, l'orateur (le rhéteur) est plus fort que le médecin pour persuader un malade isolé dans sa chambre, mais il est aussi plus fort que lui devant une assemblée qui doit trancher qui, de l'orateur ou du médecin est le meilleur médecin ! L'orateur qui ne possède aucune connaissance médicale, non seulement persuadera mieux que celui qui possède cette connaissance, mais c'est lui qui, au bout du compte, aura l'air d'être le vrai médecin ! L'orateur réussira à se faire passer pour le médecin qu'il n'est pas, donc à mystifier une foule entière, « *si cela lui plaît* », fanfaronne cyniquement Gorgias.

Deuxième généralisation de Gorgias : ce qui vaut pour la profession médicale vaut, d'une manière générale, pour toutes les professions. S'il sait y faire, s'il use habilement de quelques techniques de persuasion dont il a le secret, l'orateur surpassera toujours « *n'importe quel homme de métier, quel qu'il soit* ». Ce qui explique, évidemment, le succès des rhéteurs auprès du public : ce sont de véritables magiciens, de véritables prestidigitateurs, puisqu'ils sont capables, malgré leur ignorance, de réaliser ce que les savants ne peuvent pas faire, à savoir faire passer à l'acte tout un auditoire. Les avocats, les publicitaires, les communicants politiques contemporains ne font pas autre chose. Leur tâche consiste bien à persuader, à faire passer à l'acte (acquitter un prévenu, acheter un produit, voter pour un candidat), et non pas à convaincre qu'ils disent la vérité. « *Voilà ce qu'est la rhétorique et ce qu'elle peut* ».

La Grèce des Vème et IVème siècles av. J.-C. a inventé la démocratie, notamment dans la cité d'Athènes dont Platon est originaire et où se déroulent la plupart de ses dialogues. Or la démocratie est un système d'organisation politique qui se caractérise par l'existence d'un débat puis d'un vote, préalables à toute décision importante concernant la communauté. En laissant parler Gorgias, Platon souligne deux risques : d'une part que la décision majoritaire ne soit que l'option la mieux défendue par les orateurs et non pas la meilleure pour la collectivité, d'autre part que le pouvoir politique soit confisqué par les orateurs pour leur propre compte (de fait, l'histoire des cités grecques fait apparaître une succession de périodes de démocratie et de tyrannie). Et si tel est le cas, c'est que la démocratie ne peut fonctionner correctement que si et seulement si les citoyens sont capables de choisir en toute connaissance de cause. Or, nous dit honnêtement Gorgias, les citoyens, ou bien sont ignorants des sujets sur lesquels on leur demande de se prononcer, ou bien n'ont pas le temps d'approfondir ces sujets, ils sont pressés, ils ont autre chose à faire. Voilà pourquoi, en démocratie, la rhétorique est dangereuse. Voilà pourquoi Platon se propose d'opposer à la manipulation rhétorique en démocratie une activité qui ne se préoccupera que de la seule vérité des discours : la philosophie. Platon va même jusqu'à n'entrevoir de solution définitive aux problèmes que connaissent les sociétés humaines qu'à condition de confier le pouvoir politique aux philosophes. Il dit ainsi dans *La République* : « *S'il n'arrive pas ou bien que les philosophes deviennent rois dans les Etats ou que ceux auxquels on donne maintenant le nom de rois et de princes ne deviennent philosophes, authentiquement et comme il faut ; et que cet ensemble – pouvoir politique et philosophie – se rencontre sur la même tête ; s'il n'arrive pas, d'autre part, qu'aux gens cheminant de nos jours vers l'un de ces buts à l'exclusion de l'autre (et le nombre est grand des gens qui sont ainsi faits), on ne barre de force la route, alors, mon cher Glaucon, il n'y aura pas de trêve aux maux dont souffrent les Etats, pas davantage, je pense, à ceux du genre humain.* »